

MARCEL PROUST

JEAN
SANTEUIL

II

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARCEL PROUST

Aux Éditions Gallimard

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU
DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN
À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS
LE CÔTÉ DE GUERMANTES
SODOME ET GOMORRHE
LA PRISONNIÈRE
ALBERTINE DISPARUE
LE TEMPS RETROUVÉ
PASTICHES ET MÉLANGES
LES PLAISIRS ET LES JOURS
CHRONIQUES
MORCEAUX CHOISIS
JEAN SANTEUIL
CONTRE SAINTE-BEUVE *suivi de* NOUVEAUX MÉLANGES.
Préface de Bernard de Fallois.
LETTRES À REYNALDO HAHN
TEXTES RETROUVÉS
CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE
LE CARNET DE 1908
L'INDIFFÉRENT
POÈMES
MATINÉE CHEZ LA PRINCESSE DE GUERMANTES
CORRESPONDANCE AVEC GASTON GALLIMARD, 1912-1922
MON CHER PETIT

Bibliothèque de La Pléiade

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU.
*Nouvelle édition augmentée d'inédits, établie sous la direction de Jean-Yves Tadié,
1987-1989 (4 volumes).*
CONTRE SAINTE-BEUVE *précédé de* PASTICHES ET
MÉLANGES *et suivi de* ESSAIS ET ARTICLES.

Suite de la bibliographie en fin de volume

J E A N S A N T E U I L

MARCEL PROUST

JEAN
SANTEUIL

II

nrf

GALLIMARD

IV

Premier séjour de Jean à Réveillon: M. de Traves et le matérialisme littéraire. — Les réveils. — Les paons de la duchesse. — Les demoiselles de Saint-Sauves. — Nouvel aspect de M. Rustinlor. — Les expressions de M. Expert-Foutin. — Perrotin. — Leçons de botanique. — Le rosier blanc. — Journées de lecture. — Le château de la princesse de Durheim. — Le marquis de Porterolles. — Le retour.

MONSIEUR DE TRAVES

C'était l'époque où, entre les feuilles vertes, les lilas environnés du plus doux parfum de la Perse penchaient gracieusement leurs claires têtes mauves, d'autres leurs fleurs blanches dont la peau limpide semblait brillante encore des parfums où elle avait été trempée. On sentait que ces fines créatures étaient des étrangères, venues de ces pays où tant de fois nous sommes allés à la suite d'une lecture ou d'un projet, et où tout est dans une autre couleur, jusqu'à la lumière du soleil, que dans nos campagnes françaises. Mais ces étrangères s'étaient penchées dès son enfance sur Jean, quand, fatigué de jouer, il montait se reposer au bosquet du parc à l'heure chaude où l'on marche lentement en frôlant au passage des branches dont les soyeuses fleurs blanches aux brillantes étamines ne cessent de tomber comme une mousseline émietlée, à l'heure où dans le cabinet de l'adjoint Jean avait tant de fois accompagné son père dans ses visites ennuyeuses et où des mouches parlant à voix basse, mais ayant envie de s'amuser, venaient sans cesse taquiner des rayons de soleil endormi sans parvenir à les faire changer de place et s'en consolaient en explorant les cartes départementales clouées au mur,

pour renoncer d'ailleurs subitement à ce travail minutieux en s'envolant on ne sait pourquoi avec des bruyantes manifestations, ou, au contraire, prolongeant indéfiniment leur séjour dans tel petit bois sur le striage vert duquel elles semblaient se trouver si bien qu'on pensait qu'elles n'en bougeraient plus.

A cette heure, quand Jean montait lire dans le bosquet, il retenait sa respiration si l'on montait par un autre sentier pour qu'on ne le dérangeât pas. Quelquefois c'étaient des promeneurs qui ne le connaissaient pas, lui jetaient un regard et continuaient leur route en jetant à voix haute une remarque, le nom de telle plante, tel nouvel aménagement dû à l'oncle de Jean, ou : « Voilà un petit bosquet où il doit faire bon pour venir déjeuner. » Les lilas avaient tenu compagnie à Jean pendant ces longues heures et déjà sans doute il trouvait bien doux leurs enivrants parfums d'Orient. On dit qu'en vieillissant nos sensations s'affaiblissent. Peut-être, mais elles s'accompagnent de l'écho des sensations plus anciennes comme ces grandes chanteuses un peu vieilles dont un chœur invisible renforce la voix affaiblie. C'est ainsi que cette délicieuse odeur des lilas, que cette éblouissante peau d'un blanc d'anis ou cette claire peau mauve des lilas le touchaient beaucoup plus profondément qu'une simple sensation, si délicieuse qu'elle soit. Le passé ouvrait son cœur au présent et l'heure qui s'écoulait était devenue comme de l'âme où Jean s'avavançait délicieusement. Aussi ces belles fleurs des lilas, ces étrangères, pour s'être penchées sur l'enfance de Jean, faisaient pour lui partie de ce qui était le plus son pays, et leur parfum réveillait en lui la sensation même, si chaude et si paisible, des étés de son enfance. Beaux lilas du blanc mat de l'anis qui semblaient lim-

pides encore du parfum d'où ils semblaient sortir à l'instant, éclatante et fine Orientale, et vous aussi, doux voiles mauves de lilas rose flottant, immobiles, au soleil.

*

Ce fut par un de ces jours que Jean fit la connaissance du génial romancier Traves avec qui il passa quelques jours à Réveillon. Ni la vue du romancier Traves, ni ce que Jean connut de sa conversation, ni ce qu'il apprit de sa vie ne continuaient en rien l'étrange enchantement, le monde unique où il vous transportait dès les premières pages d'un de ses livres et où sans doute il vivait quand il travaillait lui-même, le fabriquant au fur et à mesure qu'il écrivait et ayant déjà vaguement déroulé devant lui en rêves singuliers la matière précieuse, encore vague comme une voie lactée, dont il devait être peu à peu tissé. Non, ses yeux étaient beaux, grands et clairs mais ils ne laissaient voir que ce que laisse voir une fenêtre donnant sur une chambre vide. Les circonstances de sa vie et ses habitudes ne pouvaient en rien expliquer la mystérieuse ressemblance qu'il y avait entre tous ses livres, qui devaient emprunter à une famille commune leur type si spécial. Mais la famille avait sans doute son siège dans le ciel, car la vie de Traves ne pouvait nullement être considérée comme remplie des actions de cette famille, comme pouvant donner son nom et expliquer ses particularités, quoique visiblement, pour qui l'eût connu à fond, on eût reconnu dans quelques-uns des matériaux dont il s'était servi quelque douce ou terrible circonstance de sa vie. Car notre vie, quelle qu'elle soit, est toujours l'alphabet dans lequel nous apprenons à lire et où les phrases

peuvent bien être n'importe lesquelles, puisqu'elles sont toujours composées des mêmes lettres.

Traves n'eût sans doute pas su dire lui-même vers quel moment il avait pris l'habitude de reconnaître en lui certaines pensées à un certain air, à un certain enthousiasme qui précédaient leur venue et qu'elles exaltaient comme étant quelque chose de réel auquel il devait s'attacher et qu'il devait fixer sans y rien changer. Mais certes, rien dans sa vie, dans son visage et même dans sa conversation ne pouvait vous faire pénétrer plus avant dans la connaissance de ces créatures mystérieuses, que probablement il ne nous est pas donné de pouvoir approcher de plus près qu'à travers le cristal précieux de ses livres. Du reste si vous vouliez tâcher de pénétrer plus avant dans ces nudités mystérieuses, à la chevelure tressée de lotus, qui sont appuyées les yeux pleins de rêve dans tous les tableaux de Gustave Moreau, ou si vous vouliez mieux connaître ces falaises où une statuette s'élève dans une anfractuosité, vous n'y réussiriez pas et vous auriez beau connaître en détails la vie de Gustave Moreau, causer avec lui de l'art, de la vie et de la mort, dîner chaque soir avec lui, vous ne pénétreriez pas plus avant dans le mystère de leur origine et de leur signification, que lui-même à vrai dire ne connaît pas davantage et qui lui sont apportés précieusement, comme d'étranges filles de la mer, dans les marées de l'inspiration qui l'assaillent. Ce qu'il pourrait vous en dire n'aurait trait qu'aux circonstances de leur invention, à la partie terrestre de leur fabrication (tel paysage vu, telle terre cuite admirée) mais non à la mystérieuse ressemblance qui les unit et dont l'essence, quoique unie à son esprit puisque seul il la dégage et seule elle le rejoint et le délivre, lui est néanmoins inconnue.

La figure de Traves était la figure d'un homme et sa conversation exprimant par un enchaînement logique des mots, des idées, était aussi d'un homme et en cela avait quelque chose de raisonnable, de commun à tout le monde. Néanmoins, cette conversation était fort remarquable (mais si beau que soit l'ostensoir, ce n'est qu'au moment où on ferme les yeux qu'on sent passer Dieu), quoiqu'elle n'eût en rien le brillant de celle de Perrotin. Mais Jean avait remarqué que chez ceux dont l'art est d'écrire la parole est bien plus simple. Ils n'y mettent aucun de ces jeux, de ces fantaisies qui naissent sous leur plume. Auprès de Perrotin, et quand ils causaient ensemble, Traves avait quelque chose de plus simple, de bien moins brillant, répétant les mêmes mots, n'ayant aucun trait, et aussi de plus naïf, tombant presque dans les panneaux de ces jeux de bel esprit (comme quand l'autre lui dit : M. Gallé, qui est venu de Nancy exprès pour vous voir). Mais cette conversation néanmoins, si remarquable qu'elle fût, déplaisait à Jean, le fatiguait et lui paraissait, s'il faut le dire, inférieure.

A ce moment les doctrines spiritualistes identifiées avec la grande intelligence de M. Beulier ayant réfuté dans l'esprit de Jean les sophismes du matérialisme et du scepticisme, un raisonnement sceptique et matérialiste ne pouvait l'intéresser et il ne pouvait s'attarder à ce qui lui semblait définitivement vaincu et d'une fausseté reconnue. Or, M. de Traves était un adepte de la philosophie matérialiste et sceptique et avait pour les spiritualistes des mépris que Jean considérait comme d'infime qualité. Ce que nous admirons le plus chaudement devient pour nous la mesure du reste. C'était dans l'idéalisme que Jean avait mis ce que sa pensée avait de plus élevé.

C'est par lui qu'il jugeait des autres, et il ne pouvait admettre qu'un matérialiste fût un homme intelligent. Toute espèce de livre matérialiste lui paraissait un tas de papiers inutilement noircis, un fatigant monceau d'erreurs. M. de Traves les citait, les lisait sans cesse, ne chérissait qu'eux.

*

Quelle que soit l'idée dans laquelle nous avons mis le meilleur de notre pensée, il est presque impossible que nous ne lui conférions une sorte d'excellence et que nous ne jugions défavorablement ceux qui adhèrent à une idée contradictoire. Et pour le sceptique même, le scepticisme, ou plutôt un certain scepticisme devient une sorte de foi, toute espèce de dogmatique étant considérée comme des païens encore dans l'erreur. Jean prenait secrètement en pitié tous ceux qui croyaient à la Science, qui ne croyaient pas à l'absolu du Moi, à l'existence de Dieu. Et c'était le cas de M. de Traves. Du reste, de quoi qu'on parlât, M. de Traves s'attachait en tout à ces choses qui laissaient Jean si indifférent qu'il cessait bientôt d'écouter. Jamais une idée générale dans le genre de celles que développait M. Beulier, jamais des vues oraculaires sur l'âme, sur l'intelligence. Mais un fait, le sens qu'avait autrefois un mot, l'usage d'où ce mot dérivait, les raisons de fait pour lesquelles on ne pouvait croire que ce fût dans tel sens que l'eût entendu tel écrivain, l'époque à laquelle on pouvait attribuer tel objet par le style qu'on y remarquait, le rapprochement avec d'autres objets semblables, sur tout cela il était inépuisable. Ranger des bibliothèques, chercher des bibelots, tels étaient ses plus vifs plaisirs, auxquels Jean demeurait tout à fait étranger et qui l'ennuyaient

à mourir. Quant à la littérature, il n'aimait que celle du XVIII^e siècle, que Jean tenait pour nulle, puisqu'elle n'était nullement à sa manière, comme la littérature du XIX^e siècle, l'exposé des vérités mystérieuses qui était pour lui la seule vérité. Pour essayer d'aller tout au fond de la conversation de M. de Traves, non dans sa matière mais dans son moule, on y aurait trouvé en dernière analyse toujours cette affirmation implicite que la beauté est quelque chose de réel. « Oui, c'est beau, parce que *Rome*, n'est-ce pas, c'est un bien beau mot! » « Une *lance*, n'est-ce pas, c'est joli? »

JOURNÉES A RÉVEILLON

Quand Jean sonnait pour qu'on lui montât son premier déjeuner, il était déjà tard. Il le prenait dans son lit, tout en lisant ses lettres. « Monsieur Henri est levé? » demandait-il au domestique. « Oui Monsieur, Monsieur Henri a été faire une promenade à cheval, mais il est rentré et il a déjà demandé plusieurs fois si Monsieur était réveillé. Je lui ai dit que Monsieur avait sonné. » Et en effet au bout d'un instant on frappait. C'était Henri. Il venait voir si Jean n'avait pas eu froid, s'il ne lui faudrait pas plus de couvertures. Il lui rapportait des journaux et lui demandait la permission de se faire servir son premier déjeuner chez lui. Ainsi ils pouvaient causer tout en buvant leur chocolat, Jean dans l'agréable paresse de son lit, Henri plus agréablement encore à la petite table, tout brillant de sa récente toilette et de sa promenade matinale. Puis il laissait Jean lire, puis s'habiller. Quelquefois une idée qui venait à l'un s'impatiait de ne pas s'achever de l'approbation de l'autre ou une plaisanterie de son éclat de rire, ou une nouvelle lue dans une lettre de son étonnement. Et après avoir regardé dans le couloir si personne ne passait, ce qui d'ailleurs était peu probable — Henri et Jean étaient les deux

seules personnes qui fussent logées dans ce corps de bâtiment — Jean en peignoir de peluche, son verre à dents à la main, s'aventurait jusqu'à la chambre d'Henri : « Je suis venu me brosser les dents chez toi, parce que figure-toi qui est-ce qui se marie? » Ou comme Henri était bon musicien : « Dis donc, j'ai apporté une chemise de jour pour l'enfiler chez toi, parce que tu as un bon feu et que je pourrai la chauffer et surtout parce que je voulais te demander ce que c'est donc que cet air? » Henri se mettait à son piano, le lui chantait, et Jean ravi l'écoutait, la chemise près du feu, se chauffant les jambes, pendant que le domestique frappait inutilement à la porte de sa chambre pour lui dire que c'était servi. Jean se dépêchait, vite sortait de son tiroir une nouvelle cravate qui s'harmonisait avec sa figure de manière à produire un effet tout différent des précédents, de sorte qu'on crût chaque fois que c'était une cravate rouge sur un veston bleu, une cravate blanche sur un habit noir, une cravate paille sur une jaquette paille, qui lui allait le mieux, donnant de lui-même comme différents portraits, d'une couleur et d'une harmonie différentes. Quelquefois une fleur cueillie à un bouquet dans la chambre d'Henri enrichissait cette gamme qui paraissait complète d'une plus puissante harmonie.

Henri, pour que son ami n'eût pas l'ennui d'arriver seul, l'avait attendu, et en retard ils couraient vite dans les longues galeries de marbre, entre tous les bustes des Réveillon, rangés chacun sur un piédestal le long de chaque mur où étaient accrochés des portraits. Jean se croyait arrivé : une nouvelle galerie commençait. Puis ils prenaient un autre escalier que celui qu'ils prenaient généralement. Sans Henri il se serait perdu. On

entraît seulement dans la salle à manger. Sur la table, aux quatre coins, des touffes bleues de cheveux de Vénus, et au milieu des zinnias roses, jaunes et mauves, des gueules-de-loup, des œillets d'Inde, rapportés par M^{lle} de Réveillon de sa promenade dans le parc, gardaient dans la vivacité de leurs coloris, due à leur fraîcheur, lustrée par un peu de rosée qui n'était pas séchée encore, égayée par le soleil qui venait du fond du parc les poursuivre jusque dans cette salle close, cette rare douceur de ton qui, sur la tête des jardinières en porcelaine de Saxe d'où elles débordaient, faisait le charme d'une fleur peinte, œillet tout droit ou violette fleurissante au bout de sa tige verte et tournée, et sur les boiseries blanches du mur, les personnages des camaïeux immobiles, bleus comme des jacinthes ou roses comme des roses. Mais déjà les œufs chauds fumaient entre les fleurs fraîches. On s'asseyait, et chacun déployait sur ses genoux une serviette candide comme la joie qui brillait dans tous les yeux et que venait d'aviver la découverte, à travers les flots dorés des œufs brouillés, de petites flottilles imperceptibles de lard, à demi englouties, et que chacun se chargeait volontiers de tirer tout à l'heure du naufrage. A vrai dire ce n'était pas une découverte pour la duchesse de Réveillon qui en avait donné ce matin l'idée au cuisinier. Mais pour ne pas avoir le plaisir de la découverte, peut-être parce qu'elle avait celui du succès elle ne paraissait pas fâchée non plus. L'auteur d'une pièce qui réussit n'a pas comme le spectateur ignorant encore du dénouement des plaisirs de curiosité. Mais les applaudissements lui en causent un autre qui n'est pas non plus à dédaigner. Et le duc et Henri mêlaient les leurs à celui de Jean. Ce n'était pas comme lui la première fois qu'ils mangeaient

MARCEL PROUST

Jean Santeuil

II

De 1896 à 1899, le jeune Marcel Proust écrit la plus grande partie du roman inachevé qui ne sera publié qu'en 1952, sous le titre de *Jean Santeuil*.

Jean Santeuil est comme un album de photographies de famille, feuilleté par un jeune homme sensible, qui a lu les romans anglais et fait grand cas de la poésie. On y trouve dans toute leur fraîcheur les figures qui nous apparaîtront plus tard transposées et modifiées par un art de plus en plus riche et complexe. Elles fournissent au romancier l'occasion d'une série d'éducatives sentimentales, intellectuelles, artistiques.

Dans son Introduction, Proust imaginait qu'un très grand écrivain laissait en mourant une œuvre inachevée, totalement ignorée du public, et que deux jeunes gens se décidaient à publier au bout de quelques années. Il avait deviné le sort de son livre.



9 782070 252824



52-V A 25282 ISBN 2-07-025282-5

Extrait de la publication